

Elle rit de nouveau, et d'une manière telle que le visage de Vargat devient violet. Il toussa deux ou trois fois, et puis dit d'un ton de voix à peine articulée :

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que je pense que le bon Dieu, quand il le veut, est prompt à punir les coupables ! répondit-elle.

— Je ne vous comprends pas, dit Vargat en fixant sur elle un regard perçant.

— Elle fit entendre une sorte de ricanement, et répondit :

— Vous me comprendrez, un jour viendra, Vargat !

Il y avait quelque chose de tellement significatif dans son accent, qu'il regarda encore avec plus de pénétration : mais ses traits pâles, rigides, ne lui révélèrent rien, et il resta confondu. Cependant, il ne trahit ni embarras, ni hésitation et répliqua immédiatement :

— C'est probable, très-probable : nous sommes tous nés dans le péché, et nous en supporterons tous les conséquences. Mais ce n'est pas pour cela que je suis venu. Si vous le voulez bien nous causerons simplement et sans ornements ; nous nous en tiendrons aux faits. A présent, ma bonne femme, répondez-moi. Vous connaissez la jeune Alice de Romilly, la fille du baron de Romilly ?

— Je me rappelle l'avoir vue, répliqua-t-elle d'un ton de froide indifférence.

— Vous vous rappelez l'avoir vue ! dit-il, les yeux brillants : je le crois certes bien que vous l'avez vue, femme ; vous l'avez vue le dernier jour de sa vie !

— Non, répondit-elle sèchement.

— Non ! répéta-t-il, si vous ne l'avez pas vue le dernier jour de sa vie, c'est donc qu'elle est *encore vivante* !

Rachel se mit à rire de cette façon pleine de dédain qui avait déjà rendu Vargat livide. Au même moment, on entendit le frou-frou d'une robe de soie à la porte de la chambre, et une dame soigneusement voilée, entra, en s'écriant vivement :

— C'est plus que je ne peux endurer ! Parlez, femme, continua-t-elle en s'adressant à Rachel. Que savez-vous d'Alice de Romilly ?

Rachel se tourna vers elle, et, les sourcils froncés, répondit :

— Qui êtes-vous, pour me faire cette question ?

La dame, avec un geste impatient de la main, rejeta son voile, et Rachel leva sur elle un regard où l'on voyait bien qu'elle la connaissait, mais dans lequel il n'y avait ni satisfaction ni respect.

— Vous voyez, dit la dame, que j'ai le droit de vous adresser cette question.

— Je vois que vous êtes cette jeune dame qui prétendait descendre d'un croisé, — qui était sans fortune, sans autre appui que celui du baron de Romilly, et qui maintenant est en possession d'une fortune princière, maîtresse de la Tour-Blanche, — et duchesse, répliqua Rachel avec une indifférence dédaigneuse.

Hélène, — car c'était elle, — tressaillit. Il y avait dans les paroles qu'elle venait d'entendre quelque chose qui était familier à sa mémoire ; mais à ce moment elle ne pouvait se rappeler quand ou dans quelles circonstances elles avaient été proférées. Elle se contenta de dire :

— Je vois que vous me connaissez, et que vous comprenez dès lors quel droit j'ai de vous demander ce que vous saviez relativement à Alice de Romilly.

— Pourquoi me demandez-vous cela, à moi ?

— Pourquoi ? Ne sait-on pas qu'Alice est entrée dans votre chaumière, accompagnée d'une dame, que vous vous êtes précipitée

sur cette dame et que vous l'avez battue au point qu'elle est restée plusieurs heures sans connaissance ; et qu'enfin ma pauvre cousine Béatrice fut trouvée dans une mare non loin de votre cabane, — noyée ? N'a-t-on pas lieu de penser encore qu'elle fut jetée dans cette mare par la main d'une folle ?

Rachel fit entendre un rire amer.

— Pourquoi aurai-je noyé cette douce et charmante enfant qui ne m'avait pas fait de mal ? dit-elle. Je n'avais rien à gagner à sa mort. Celle du baron de Romilly, au contraire, m'importait.

— Vous ? quoi ? comment ? Quel intérêt pouviez-vous y avoir ? demanda Hélène avec vivacité.

— L'intérêt de la vengeance !

— Vous ! s'écria Hélène avec étonnement. Que vous a fait M. de Romilly pour que sa mort pût vous importer à ce point ?

— Beaucoup de mal, répondit Rachel en baissant la voix. Il m'a brisé le cœur.

Hélène, comme avait fait Vargat, la regarda avec surprise, et répéta :

— Il vous a brisé le cœur !

— Pourquoi pas ? autrefois j'avais un cœur que ni l'espoir des richesses, ni aucune des tentations de l'ambition n'aurait pu corrompre, répliqua-t-elle avec fierté. Pourriez-vous, vous, belle comme vous êtes en dire autant ?

Il y eut une pause.

Rachel, avec un air de dédain, reprit d'un ton à la fois ferme et rapide :

— Je le répète, le baron de Romilly m'a fait beaucoup de mal, et j'avais fait le serment de me venger. Cependant, je vous le demande, est-ce ma main qui l'a frappé dans le bois de la Tour-Blanche ? Même *vous*, vous n'oseriez pas émettre cette idée. Je n'aurais jamais attenté à sa vie. Je n'aurais jamais acheté un assassin pour commettre le crime, quand bien même ce meurtre aurait cent fois satisfait ma vengeance. Jamais je n'aurais eu recours à de noires machinations pour assurer sa mort. Et cependant, moi, madame, je ne suis pas d'une famille qui remonte aux croisades.

Hélène tressaillit de nouveau. Elle savait que ces dernières paroles étaient les siennes, qu'elles exprimaient l'une des plus fréquentes pensées. Mais où les avait-elle prononcées pour que cette femme ait pu les recueillir.

Rachel continua avec excitation :

— Si je n'eusse pas consenti à causer la mort du baron de Romilly, ni par mes actes, ni par mes paroles, croyez-vous donc que j'eusse été capable de noyer cette douce et charmante Béatrice, sa fille ? Ce n'est pas moi qui aurais hérité de la Tour-Blanche, si, après la mort du baron, Béatrice et Raoul venaient à mourir *jeunes*.

Elle prononça ce dernier mot avec un sifflement qui fit frissonner Hélène.

Puis, elle ajouta d'un air sombre :

— Si vous êtes à la recherche de ceux dont les actes ont fait de vous une duchesse, *vous* savez, belle dame, que ce n'est pas à moi que vous devez vous adresser.

Hélène demeura silencieuse et immobile, la regardant avec épouvante, tandis que les yeux de Vargat allaient et venaient à droite et à gauche, avec une rapidité qui disait à quelle agitation il était en proie.

Cette femme paraissait en savoir plus qu'ils n'auraient jamais supposé. Du moins, elle le donnait à entendre, et cela dans des termes qui les faisaient trembler, car il était à peu près certain qu'elle n'ignorait pas de quels moyens on s'était servi pour faire disparaître le baron de Romilly et sa famille.

Vargat, toutefois, était assez malin pour s'apercevoir bien vite que Rachel était incapable de rien prouver, et que ses soupçons,

quels qu'ils fussent, ne seraient d'aucune conséquence fâcheuse pour lui ou pour Hélène, quand bien même elle les divulguerait : mais il était contrarié, parce que le moyen sur lequel il avait compté pour agir sur Rachel lui faisait défaut.

Il comprit, en outre, qu'il ne devait montrer vis-à-vis d'elle ni hésitation, ni embarras, à moins qu'il ne voulût changer en conviction les soupçons qu'elle pouvait avoir contre lui et la duchesse.

Il vint donc hardiment au secours d'Hélène et dit :

— Nous ne tenons pas à connaître vos motifs, ma bonne femme. Nous voulons établir un fait. Béatrice de Romilly est-elle morte, ou est-elle vivante ? Vous avez été vue, et cela récemment, avec un enfant qui lui ressemblait.

— Rachel, quoiqu'elle eut les sourcils froncés, sourit faiblement.

— Votre chaumière était située dans le voisinage de l'endroit où son corps inanimé, — ou du moins un corps inanimé couvert de ses vêtements, — fut trouvé, poursuivit Vargat. Comme vous aviez poursuivi dans le bois, comme une tigresse, la dame qui était chargée de veiller sur la pauvre enfant, vous auriez bien pu aussi courir après cette dernière, qui vous fuyait avec horreur.

— Non !

— Non ! jureriez-vous que vous n'avez pas poursuivi Béatrice avec une telle furie que, pour vous échapper, elle est allée se jeter dans la mare où elle s'est noyée ? dit-il en fixant les yeux sur elle.

Elle sourit avec mépris.

— Je jure que je n'ai pas fait cela, répondit-elle avec fermeté.

— Mais, dit Hélène, la pauvre Béatrice a été noyée, et elle ne s'est pas noyée elle-même même par accident. Je vous conjure, ma bonne femme, de me communiquer tout ce que vous savez de cette malheureuse affaire.

— Vous êtes sûre, sans doute, dit Rachel en pesant sur ses paroles, que c'était bien le corps de Béatrice qui fut trouvé dans la mare ?

— Voilà l'affaire ! voilà ce que nous voulons savoir et vous pouvez nous le dire ! s'écria Vargat, à qui l'anxiété fit oublier sa prudence habituelle.

— Je crus que c'était lui, répliqua Hélène, d'un ton de perplexité, en se rappelant la figure placide de l'enfant qu'on avait enterrée à la Tour-Blanche. Comment aurais-je pu imaginer que ce pouvait être celui d'une autre ? ajouta-t-elle d'un air rêveur.

— Vous deviez le savoir, dit Rachel avec amertume. Vous étiez toujours près d'elle quand elle ouvrait les yeux le matin ; vous étiez sa compagne de toutes les heures, de tous les instants ; vous aviez formé son esprit ; vous l'aviez gâtée, caressée, vous aviez cédé à ses désirs au point qu'elle vous aimait tendrement, si tendrement qu'un de vos souhaits était un ordre pour elle. Vous, *alors que vous saviez si bien qu'elle était la ligne de succession dans la famille*, vous étiez si craintive pour sa vie, que vous la quittiez rarement. Non-seulement vous l'accompagniez dans le parc, mais vous guidiez ses pas jusqu'aux extrémités de la propriété et vous lui appreniez à grimper sur les rochers où une chèvre aurait eu peine à se tenir, et cela pour aller vous y cueillir des fleurs. Vous qui à force de recherches, aviez découvert les endroits les plus profonds des pièces d'eau, et lui aviez montré comment, en se tenant sur une faible branche, on pouvait attirer à soi les lis qui croissaient sur la surface trompeuse. Vos lèvres pressaient son front, le soir, quand elle se couchait ; vous priiez avec elle. Vous invoquiez Dieu avec